Esther Ferrer

Ramon Tio Bellido

Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/critiquedart/15531>

DOI: 10.4000/critiquedart.15531

ISSN: 2265-9404

Publisher

Groupeement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Electronic reference

Ramon Tio Bellido, « Esther Ferrer », *Critique d'art* [Online], All the reviews on line, Online since 15 November 2015, connection on 22 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/15531> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.15531>

This text was automatically generated on 22 September 2020.

Archives de la critique d'art

Esther Ferrer

Ramon Tio Bellido

- 1 Frank Lamy le souligne à bon escient, ce catalogue est le premier ouvrage en langue française dédié à Esther Ferrer. C'est en effet paradoxal de constater que cette artiste qui « vit et travaille » à Paris depuis 1970 n'ait pas eu droit à une telle reconnaissance auparavant. Comme beaucoup d'artistes de son âge, elle semble faire là l'objet d'une « réparation historique », accélérée de surcroît parce qu'elle est une « artiste femme », et, c'est un des nœuds essentiels de l'affaire, espagnole.
- 2 Une donnée qui n'a rien de fortuit, tant le résultat n'est pas sans générer un profond malaise, dont l'origine est à chercher dans cet entre-deux linguistique et conceptuel qui font qu'on n'appelle pas un chat pareil des deux côtés des Pyrénées, et que malheureusement cela engendre un ouvrage archi truffé d'erreurs d'interprétation, de fautes de traduction et de contre-sens, qui finissent par irriter, voire carrément fâcher au bout du compte.
- 3 L'affaire débute avec la démonstration assez laborieuse de Marion Daniel (« Réelle et différée », p. 19-25) s'efforçant de convaincre à quel point il est délicat de concevoir une exposition des travaux de l'artiste sans son plein assentiment et sa générosité à délivrer ses « partitions » libres d'interprétation (*sic*). Suit le texte de Frank Lamy (« Faire la ligne pas le point », p. 33-35), bien plus sensible et critique ; en insistant sur le parti-pris d'exposer uniquement les autoportraits et les photographies de l'artiste, il laisse heureusement filer l'ambiguïté du « regardeur/regardant/regardé » pour actionner la complexité des « jeux de miroir » et de la « visagéité » *ad lib*. Cyril Jarton (« Toutes les versions sont valables, y compris celle-ci : une analyse de l'œuvre d'Esther Ferrer », p. 69-75) se livre à ses ricochets habituels qui font d'Esther Ferrer davantage un prétexte qu'un sujet, et Patricia Brignone (« Esther Ferrer : ma non-philosophie, de art à zaj », p. 61-67) s'adonne à une belle partie oulipienne non dénuée de bon sens, comme lorsqu'elle constate, entre autres, que La Ribot se sent redevable de la « singularité rigoureuse » de cette artiste.
- 4 Mais on sent flotter une ambiguïté générale qui se concrétise, catastrophiquement, dès l'amorce du texte de Patricia Brignone. De quel droit peut-on s'autoriser à affirmer que « du mot français *art* à l'hispanisant *zaj*, il n'y a phonétiquement qu'une lettre » et

qu'on peut donc prononcer *zar* ? N'importe quel linguiste moyen doit au mieux pouffer de rire devant une telle assertion, au pire s'indigner devant une telle suffisance « hexagonale » !

- 5 Et ça empire ! L'« entretien » (p. 43-59) est un tressage de malentendus linguistiques, qui dévide les erreurs de traduction - d'entendement - entre les commissaires et l'artiste. Pour ne relever que deux perles entre autres, lorsqu'Esther Ferrer parle de « compromis » c'est bien « engagement » qu'il faut comprendre, et lorsqu'elle évoque le « ridicule » c'est plutôt de « faire l'imbécile ou la fofolle » qu'il s'agit... Anecdote ? On est en droit d'en douter lorsqu'il ya récidive...
- 6 Car on est loin d'en avoir fait le tour, puisque suit la partie iconographique. Dense, volumineuse, mais incompréhensible dans la décision de sa mise en page pour qui ne lit pas l'espagnol, et encore... Construit selon un abécédaire déclinant *en espagnol* les titres de chaque œuvre reproduite sans tenir compte, se faisant, de leur chronologie, l'ensemble se déroule ainsi de A (*Acciones*) à V (*Via Crucis*). Sauf que les titres « originaux » sont en bas de page et que leur traduction en anglais en haut à gauche et en français en haut à droite. Les initiales n'étant pas, et de loin, les mêmes selon les langues, la logique alphabétique est largement mise à mal ; les traductions trop souvent erronées, quand ce n'est pas carrément des fautes de typographie qui viennent encore encorner l'ensemble, comme ce glissement grossier de « tiempo » à « tempo ». Et je glisse sur la version « française » de la description des actions répertoriées et sur leur traduction, après coup, en « anglais ». La plupart des « modes d'emploi » rédigés par Esther Ferrer le sont en espagnol, souvent écrits à la main, et font à ce titre partie intégrante de l'œuvre, donc n'auraient pas du être « rejetés » comme s'il s'agissait de « documents » indépendants. Et quand bien même leur syntaxe approximative, truffée d'hispanismes, renverrait à une livraison maladroite de la part de l'artiste elle-même, une relecture minimale pour mettre la chose à peu près à niveau n'aurait pas été inutile... Pour un ouvrage qui prétend sinon être « scientifique » au moins « de référence », c'est carrément outrageant.
- 7 Y'a-t-il un relecteur/correcteur/traducteur dans la salle ? Il semblerait que non, et c'est vraiment dommage car Esther Ferrer méritait bien mieux, ou du moins d'autres égards...